

Jens Christian Grøndahl Piazza Bucarest



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Jens Christian Grøndahl

Piazza
Bucarest

*Traduit du danois
par Alain Gnaedig*

Gallimard

L'auteur tient à remercier M. Niels Boel et Mme Gunver Skytte, le Dronning Ingrid's Romerske Fond et le Litteraturrådet.

Titre original :

PIAZZA BUCAREST

© *Jens Christian Grøndahl et Gyldendal, 2004.*
© *Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.*

Jens Christian Grøndahl est né à Copenhague en 1959. Il a publié dix romans et est unanimement considéré comme l'un des meilleurs écrivains de sa génération.

Piazza Bucarest a été récompensé par le prix Jean Monnet de Littérature européenne 2007.

D'ailleurs il me semble que toutes les fois qu'on s'avance de deux cents lieues du midi au nord, il y a lieu à un nouveau paysage comme à un nouveau roman.

STENDHAL

Un matin de mars, j'ai pris la route du nord afin de revoir Scott une dernière fois avant qu'il ne reparte en Amérique. L'hiver avait desserré son étreinte, mais tout semblait encore anémié dans la lumière brumeuse, et même le ciel était d'un bleu clair délavé. Je suivais le rythme monotone de la circulation sur l'autoroute et je n'ai pas véritablement prêté attention au trajet avant de traverser le tunnel du Limfjord et de voir dans le rétroviseur les nuages de fumée joufflus frappés par le soleil au-dessus des grandes cheminées et des usines d'Aalborg. J'ai ressenti une fois encore cette liberté qui m'envahissait invariablement lorsque j'allais chez Scott, quand je voyais l'horizon s'élargir dans toutes les directions, avec ce paysage toujours plus vide et toujours plus sauvage. Je n'ai pu m'empêcher de sourire à la vue de ces longues haies de frêles sorbiers qui bordent les courbes ininterrompues des champs et de ces églises de campagne blan-

chies à la chaux, dénuées de clocher, qui parsèment l'étendue désolée comme autant de petites taches lumineuses inopinées.

Ni Scott ni moi n'avions de raison d'éprouver de l'attachement pour ce paysage, lui encore moins que moi, cependant, je sais qu'un frisson nous parcourait chaque fois que nous montions de Frederikshavn vers Skagen, quand nous voyions les prés, le bétail et les moutons céder enfin la place à la lande qui s'étendait de chaque côté de la route du nord, avec ces continents frustes de bruyère rousse au milieu des dos ronds des dunes, avec les élymes des sables qui resplendissent au rythme du vent, avec les étangs qui réfléchissent le ciel d'un bleu plus profond et encore plus insondable. Il avait grandi à New York, moi à Copenhague, et pourtant nous avions tous deux l'impression que le paysage nous interpellait, qu'il exerçait sur nous une emprise étrange, et je sais que nous aimions autant chaque brin de paille des dunes entre les deux mers, dans ce lieu où la terre se rétrécit et s'affine en une pointe d'où il est impossible d'aller plus loin.

Je connais Scott depuis que j'ai six ans. Vicky s'était retrouvée seule avec moi quasiment depuis ma naissance. Elle n'avait jamais revu le type qui l'avait mise enceinte, à dix-neuf ans, mais il serait faux de dire que Scott avait pris la place d'un père. Il était trop jeune pour cela,

bien plus jeune que ces fumeurs de pipe silencieux que j'entr'apercevais chez mes camarades. Scott était mon meilleur ami, et j'ai le sentiment qu'il le sera toujours. Là, je ne pense pas seulement à son talent pour fabriquer des cerfs-volants, car, dans ce domaine, il ne différait guère des fumeurs de pipe. Je songe plutôt à sa capacité à être présent, à être pleinement là où il se trouvait, sans être tout de suite pressé d'aller ailleurs. Ce don de ne rien faire si ce n'est se laisser porter par la réalité du moment, la respirer, si bien qu'elle semblait moins fugace parce qu'elle avait été en contact poreux avec son regard simple et paisible. Je crois que c'est cette qualité précise dont Vicky était tombée amoureuse, et cette même qualité qui l'avait poussée à le quitter, rendue folle par son manque d'ambition presque végétatif. Mais, avec Scott, même les recoins les plus mornes du monde devenaient intéressants et nous pouvions littéralement passer des heures sur le banc de pierre au fond du jardin à regarder devant nous, ou sur le port, avec notre canne à pêche, comme prétexte pour ne rien faire.

D'ailleurs, Scott n'a pas cherché à se comporter comme un père. Il m'a laissé faire, il a attendu que je me rapproche de lui. Une des premières choses que j'ai remarquées chez lui, c'est son accent américain. Bien entendu, le fait que ma mère sorte avec un Américain avait un

je-ne-sais-quoi de fabuleux, cependant, il y avait quelque chose de particulièrement irréel dans la manière dont il s'acharnait à prononcer les mots sans le coup de glotte danois. Il était grand, large d'épaules, et avait sept ans de moins que Vicky. Elle venait juste de terminer ses études d'infirmière et, même avec les gardes supplémentaires, il y avait juste de quoi payer la maisonnette à la périphérie de Copenhague où j'ai passé mon enfance. Lorsque je pense à eux aujourd'hui, je suis ému par leur jeunesse.

C'était à l'automne 1966. Scott venait de quitter le lycée et effectuait son voyage de formation en Europe quand il a trouvé une lettre à la poste restante de Copenhague. Son ordre d'incorporation. La guerre du Vietnam avait éclaté et il savait ce qui l'attendait par le biais de camarades plus âgés déjà mobilisés. Scott et Vicky se sont rencontrés un soir, aux *Tre Musketerer*. En fait, elle n'aimait pas le jazz de La Nouvelle-Orléans, et c'était une amie de l'hôpital qui l'avait entraînée au club. L'amour arrive certes toujours comme une surprise, mais, parfois, il arrive aussi à point nommé. Je crois qu'ils étaient véritablement épris, mais n'est-il pas aisé de tomber amoureux lorsque l'on est jeune et seul au monde ? Ils se sont mariés très vite, eu égard à la situation de Scott. J'ai le vague souvenir d'une salle d'attente à la mairie, mais je confonds certainement ce dont je me souviens

avec les idées que je me suis faites de ce jeune déserteur en train d'écouter poliment une cérémonie nuptiale dont il ne comprend pas un mot.

Je l'ai appelé sur son portable quand j'étais près de Frederikshavn, lorsque j'ai vu la mer calme luire sous les falaises de Sæby. Un peu plus au nord, j'ai tourné vers l'intérieur des terres. Il était dans la cour de sa ferme, comme s'il était juste sorti pour profiter du soleil de mars qui passait au-dessus de la rangée de pins fouettés par le vent le long du chemin. Il est resté à me regarder pendant que je descendais de voiture et prenais mon sac dans le coffre. Cette attitude d'attente, passive, était caractéristique de lui, comme si chaque impression devait avoir le temps de franchir les écluses de ses sens avant de s'incruster dans sa conscience. Ses réactions lentes, un peu décalées, pouvaient laisser croire aux gens qu'il était un peu retardé mentalement. Vicky finit par conclure qu'elle avait épousé un crétin, alors que Scott comprenait davantage de choses que la plupart des gens, seulement, il ne le montrait pas.

Il est là, entre les murs blanchis à la chaux de son jardin, la main posée sur le coin de sa remorque, en bleu de travail et doudoune, comme n'importe quel Jutlandais du Nord qui vaque à ses affaires chez lui, un samedi après-midi. Le seul élément qui, à la rigueur, pourrait

le trahir avant qu'il n'ouvre la bouche, c'est la casquette de base-ball que je l'ai toujours vu porter. Il a pris du ventre, le dos s'est un peu plus voûté, il est quasiment chauve sous sa casquette, mais son visage carré et ses petits yeux gris n'ont pas changé, les ans se sont contentés de passer comme un courant d'air léger sur sa silhouette massive et imperturbable. Il faut que j'aille jusqu'à lui pour qu'un sourire gamin s'esquisse enfin sur ses traits ; il lève le menton d'une manière assez drôle et me tape sur l'épaule. La pudeur, voilà le mot. Ce n'est peut-être pas la première qualité que l'on s'attend à trouver chez un gars qui a grandi dans le Queens, mais je crois qu'il aurait été le même n'importe où. L'impression de solidité qu'il dégage rend sa délicatesse et son calme réservés d'autant plus frappants. Il ressemble à quelqu'un qui, les sens en éveil comme un enfant, n'a pas cessé de s'étonner et nourrit une sollicitude spontanée à l'égard de tout ce qui est plus petit, plus faible, plus doux et plus exposé que lui.

Il est resté toute sa vie d'adulte dans un pays où il n'aurait dû faire que passer. Il avait à peine entendu parler du Danemark lorsque, jeune homme, à bord de l'avion qui traversait l'Atlantique, il traçait du doigt différents circuits sur la carte d'Europe. Il aurait aussi bien pu rencontrer une fille à Göttingen ou à Avignon, et,

dans ce cas, il n'aurait peut-être pas divorcé, mais je ne l'ai jamais entendu se plaindre. Je crois qu'il était trop placide. Vicky avait raison de dire que l'imagination n'était pas son fort, et l'imagination est nécessaire pour se rebiffer contre son sort et s'y coltiner. Je suis convaincu que Scott n'a jamais essayé de s'imaginer une autre existence, il en est incapable, mais cela lui a aussi épargné les injustices du destin qui font que les gens s'emportent en serrant le poing contre ce qu'ils ne peuvent changer.

Il est demeuré un étranger durant toutes les années qui ont suivi son arrivée à Copenhague, mais peut-être était-il déjà un étranger dans les rues du Queens. Il n'était pas inadapté, au contraire, il semblait en mesure de se glisser dans n'importe quel milieu, mais il donnait l'impression d'avoir toujours rencontré des personnes dotées de cette même hésitation incurable et sidérante. Il avait quelque chose de l'invulnérable, ce qui constituait à la fois sa force et sa faiblesse, cependant je ne pense pas que Scott différât des gens en ce qui concerne le besoin de contact et de relation.

Je ne saurais dire avec certitude pourquoi cela a mal tourné entre Scott et Vicky. Elle se défendait en affirmant qu'il s'était arrêté, qu'il s'était encroûté. Moi, je pense toujours trop tard aux répliques que j'aurais dû décocher, mon esprit de repartie est rétrospectif et donc

vain, et c'est peut-être pour cela que j'écris. J'aurais dû demander à Vicky pourquoi, à son avis, avis qu'elle partage avec tant de gens, il est absolument nécessaire d'être toujours en mouvement, pourquoi il faut sans cesse courir d'un point à un autre. Peut-être était-ce là le secret de la douceur de Scott : il n'allait nulle part, il n'avait jamais eu l'intention de bouger et, depuis qu'il s'était retrouvé à Copenhague au lieu de Saïgon, il avait su que, en fin de compte, tous les chemins mènent à la tombe et que cela n'est pas spécialement tragique.

C'est ainsi que je le vois, comme un homme qui, en apparence, s'est arrêté en chemin entre le point A et le point B, et qui a oublié d'où il venait et où il allait. Il est là, la tête légèrement relevée, bras ballants, comme s'il tendait l'oreille ou se concentrait pour sentir la brise printanière et ce qu'elle apporte d'odeurs que l'on pourrait croire oubliées. Comme un enfant qui reste bouche bée. Il se tenait sans doute ainsi dans le Queens, avec un gant de base-ball dans une main et une balle dans l'autre, tandis que les autres le hélaiient, impatients, et il a cette même attitude à la poste centrale de Copenhague quand il retire sa lettre de l'armée américaine, tout en regardant distraitement les gens qui vont et viennent, sans avoir encore pleinement conscience du continent où il se trouve.

Sa silhouette penchée, qui me surplombait, m'a servi de point de repère masculin pendant que j'ai grandi, pendant que, effrayé, je contemplais mes vieilles chaussures et mes vestes qui allaient être données à l'Armée du Salut. Effrayé, parce que je devinais spontanément que, dès l'instant que l'on s'est mis en mouvement, poussé par la tyrannie du temps et son tic-tac d'horloge, il est impossible de revenir en arrière. Alors que c'est envisageable si, à l'instar de Scott, on a la force de résister à l'impatience de tous et de tout à devenir autre. Je crois comprendre pourquoi, au grand dam de Vicky, il n'avait pas de projets pour le lendemain ou l'année suivante. Je pense qu'il avait saisi que les résolutions, la fébrilité et les préparatifs signifiaient une trahison envers quelque chose d'irremplaçable en lui.

Il n'était pas totalement dénué d'initiative, mais que faire de soi si, à dix-huit ans, on se retrouve dans un pays inconnu dont on ne parle pas la langue, tandis que les copains sont envoyés dans la jungle, de l'autre côté du Pacifique ? Chez lui, c'était la prison qui l'attendait. Et ici ? Il n'avait pas suivi d'études, son argent s'épuisait. Au lycée, il avait commencé à faire de la photo, et il gagnait un peu d'argent de poche en prenant des photos de mariage. Avec ses derniers sous, il s'est acheté un Rolleiflex. Au début, il était free-lance pour un journal

local, puis il a été embauché par un magazine, un emploi qu'il a conservé jusqu'au jour où il a remis son appareil.

Je n'ai jamais eu l'impression qu'il jugeait humiliant de se trouver épaule contre épaule avec ses collègues pour prendre des clichés de gens connus qui se rendaient à une première ou de coureurs cyclistes en train de franchir la ligne d'arrivée. Je le répète, il n'avait pas l'ambition de se faire remarquer, et il était dénué de prétentions artistiques. Il photographiait des célébrités ou des défilés de mode, il illustrait des recettes de cuisine ou des articles de jardinage avec le même soin, de manière parfaitement anonyme. Deux fois, seulement, je l'ai entendu parler de son travail d'un ton qui laissait percer un intérêt personnel. Une fois lorsqu'il avait été envoyé à l'aéroport parce que Diana Ross passait à Copenhague, l'autre lorsqu'il avait couvert les grandes manifestations contre la guerre du Vietnam. Je me souviens des images qu'il regardait à la télévision. Des hélicoptères qui se posent dans une clairière, avec les hautes herbes qui se couchent sous le souffle des rotors. Des soldats qui courent, handicapés par leur paquetage et leur équipement, des civils qui s'enfuient, vêtus de vestes de pyjama noires, avec leurs chapeaux de paille qui battent dans leurs dos frêles.

Lorsqu'il est retourné aux États-Unis pour la

première fois depuis qu'il les avait quittés, à dix-huit ans, il m'a parlé de sa visite au monument aux morts du Vietnam, à Washington. Comme d'autres, il avait marché le long des colonnes de noms gravés dans le granit noir, à la recherche de ceux qu'il connaissait. À un moment, il s'était retrouvé à côté d'un homme de son âge, un jeune quinquagénaire. L'homme portait une veste de camouflage avec le nom de son ancienne division, de manière franchement démonstrative, avait dit Scott. Et lui, Scott, avait baissé les yeux quand l'autre l'avait fixé du regard. Cet homme ne pouvait rien savoir de son passé, mais il avait eu l'impression qu'il était au courant de tout. Était-ce seulement lui qui interprétait ainsi le regard inquisiteur de l'autre ? Cela avait-il la moindre importance ?

Dans le train qui le ramenait à New York, Scott n'avait pu chasser de son esprit l'homme à la veste de camouflage et à l'air batailleur et assuré. Arrivé à Penn Station, au milieu de la foule de gens qui couraient dans toutes les directions, il s'était senti déraciné d'une façon qu'il n'avait jamais éprouvée au cours de toutes ses années d'exil. Il m'a déclaré que, un instant, un court instant, il avait souhaité que son nom fût gravé parmi les autres dans le granit lisse. Je me souviens encore comment il a tenté de m'expliquer ce qu'il voulait dire. Il avait l'im-

pression qu'il aurait été plus réel si son nom s'était trouvé parmi les autres.

Je ne crois pas qu'il a cherché à formuler ce qu'il pensait avant de m'en parler. Je ne crois pas davantage que Vicky l'aurait compris s'il avait essayé. Et je suis certain qu'ils n'ont jamais discuté de manière approfondie de quelque sujet que ce soit. Autant que je sache, leur relation reposait sur la sécurité et le sexe. D'un côté, la différence d'âge a confirmé Vicky dans sa féminité, de l'autre, le *graduate* exilé a trouvé dans ses formes douces et rondes quelque chose qui pouvait faire office de chez-soi. Du reste, mieux qu'un chez-soi, car, avec le corps d'une femme disponible et bienveillante à ses côtés, un homme peut se sentir chez lui n'importe où.

En outre, Scott était fidèle. Il n'a jamais ne serait-ce que lorgné d'autres femmes pendant qu'il était marié à Vicky. C'est elle qui s'est jetée dans les bras d'un homme riche avec une grosse voiture, en mesure de lui faire traverser en douceur la ménopause, pas encore menaçante, mais assurément à venir. Peut-être prévoyait-elle que la différence d'âge n'allait faire que croître avec les ans, jusqu'à ce que Scott finisse par s'éprendre d'une femme plus jeune qu'eux deux. Il la laissa partir sans esclandre. À quoi cela aurait-il servi ? Nous n'avons pas parlé de Vicky lorsque je lui ai rendu visite dans son nouveau logement. Nous avons poursuivi la

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SILENCE EN OCTOBRE, 1999

BRUITS DU CŒUR, 2002 (Folio n° 3979)

VIRGINIA, 2004 (Folio n° 4432)

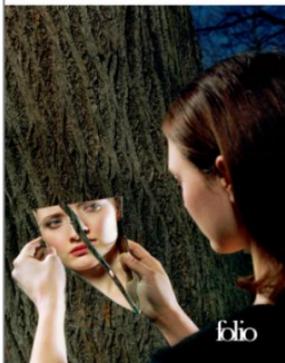
SOUS UN AUTRE JOUR, 2005 (Folio n° 4495)

PIAZZA BUCAREST, 2007. Prix Jean Monnet de Littérature européenne (Folio n° 4797)

Aux Éditions du Serpent à Plumes

ÉTÉ INDIEN, 1996

Jens Christian Grøndahl
Piazza Bucarest



Piazza Bucarest

Jens Christian Grøndahl

Cette édition électronique du livre
Piazza Bucarest de Jens Christian Grøndahl
a été réalisée le 09 septembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070358595 - Numéro d'édition : 160263).

Code Sodis : N56492 - ISBN : 9782072496653
Numéro d'édition : 255611.